

## Trilogie algérienne, quelques informations

Maurice Mauviel : **Montherlant et Camus anticolonialistes** (paru le 5 mai 2012, L'Harmattan, éditeur, Paris, Collection TRANS-DIVERSITES.)

### Errata et précisions

Page 15 lire Henry de Montherlant et non Henri de Montherlant

Page 16 lire Claude Sarraute et non Nathalie Sarraute

Page 100 lire Darboy et non Darbout

Page 121 lire Ramiro de **Maeztu** et non Ramiro de Maezteu.

Page 147 et 188 lire Raphaël Sorin et non Raphaël Sorlin

Page 161 lire (premières lignes) les écrits de François-René de Chateaubriand ne **relèvent** pas de visées coloniales.

### Note au sujet d'Alexandre Lambert déporté en Algérie ( pp.137-138.)

Dans une lettre à Victor Fialin de Persigny datée, Paris, 3 février 1852 (**Correspondance** éditée par Georges Lubin, tome 10, 1973, pp. 697-698) George Sand évoque l'un des détenus de son département, celui de Nohant. Alexandre Lambert est bien le Républicain déporté en Algérie qui a réussi à publier quelques lettres dans *Le Courrier français*, journal d'opposition à l'Empire en 1868 .

Le texte publié dans **L'Indépendance belge** porte, précise Georges Lubin dans une note :

« Brave homme dont quelques fous voulaient faire un président de la République, et « Alphonse » au lieu d'Alexandre. Certains noms sont estropiés : Falbert, Hébert (pour Lebert), Lumel ( pour Lumet). Note 2, page 698.

Lettre de George Sand à Victor Fialin de Persigny [ Paris, 3 février 1852]

Monsieur,

Le prince Napoléon Bonaparte me dit de votre part que vous admettez ma demande pour plusieurs détenus de mon département. J'y comptais bien, puisque vous avez bien voulu m'entendre vous parler en leur faveur. Sur le conseil du prince, je vous envoie, de nouveau, les noms de ceux auxquels je m'intéresse particulièrement et dont je vous ai déjà désigné quelques-uns que vous avez acceptés généreusement. Mais le prince veut que ses efforts aient servi aussi à ma satisfaction, et qu' 'en son nom j'obtienne de vous encore quelques élargissements. Il me dit : *Osez*, Monsieur de Persigny est bon, et ne voudrait pas me laisser croire que je suis absolument impuissant à seconder les vues généreuses qu'il a émises lui-même. Je vous ai demandé d'être impartial et juste, et de ne pas regarder la pensée comme un attentat. Mais si vous ne vouliez qu'être bon avec moi, j'accepterais encore avec beaucoup de reconnaissance et toute la sincérité d'un cœur qui a bonne mémoire du bien.

Paris 3 janvier [ sic ] 58 [ resic ]

*Rue Racine 3*

*Déjà désignés* Emile Aucante, Alphonse Fleury, Ernest Périgois, Fulbert Martin, Lebert, notaire ( de La Châtre)

Patureau-Francœur, vigneron à Châteauroux

Alexandre Lambert ( *mourant* )

Desmousseaux, de Châteauroux

Vallette, charpentier à Châteauroux

Peu ou point républicain que je sache, suspect pour avoir refusé de dresser la guillotine pour un criminel, 6 mois avant les événements.

Lumet, vigneron à Issoudun.

Note 3 de Georges Lubin :

Jean-Emmanuel Desmousseaux, ancien greffier de justice de paix ; Louis Valette, dit Cadet, charpentier, ancien conseiller municipal de Châteauroux ; Jean-Baptiste Lumet, dit le Républicain, vigneron à Issoudun. Les autres noms nous sont déjà connus.

Alexandre Lambert était le rédacteur d'un journal républicain de Châteauroux, *Le travailleur de l'Indre*, il collaborait également à *L'Atelier*.

En dépit de ses démarches près du pouvoir un seul des protégés de George Sand fut gracié.

Elle avait suggéré à Alexandre Lambert, sinon de renier ses convictions, au moins de faire preuve de « compréhension ». Dans une lettre qu'elle lui adressa le 28 avril 1852 elle faisait observer que sa résistance aidait singulièrement le pouvoir. Elle précisait ainsi sa pensée :

« Je ne dis pas qu'il faudrait lui faire des serments et les trahir. Non, la politique n'autorise jamais le mensonge, selon moi, mais consentir à laisser passer l'orage, ou regarder avec désintéressement – l'expérience de la *dictature déléguée*, le faire ce serait plus sage et plus *politique* dans le bon sens du mot, que de pousser vers le ciel irrité une protestation stérile, étouffée par les murs d'une prison. » (*Correspondance*, tome XI, p. 79.)

L'intransigeant Républicain préféra ne pas se renier, il fut conduit, enchaîné, à Brest, et de là envoyé en Algérie. Banni il échappa au camp de Lambessa et fut assigné à résidence. George Sand prit en charge sa fille aînée Marie qu'elle fit instruire. Par la suite elle aida la jeune fille à rejoindre son père à Blida où elle enseigna comme sous-maîtresse. La femme d'Alexandre Lambert semble avoir abandonné très vite son mari prisonnier. Il demeura fidèle à ses convictions.

Le déporté en Algérie de 1852 rentra en France en février 1871. Ayant participé à la Commune de Paris il aurait été arrêté en avril Place des Victoires conduit à la mairie de la rue de la Banque et fusillé.

(Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, Fonds G. Sand.)

Ainsi se terminait tragiquement la vie d'un *muet* de l'histoire algéro-française.

Cette tragédie altéra profondément la raison de Marie, sa fille.

Rentrée à Paris elle espérait encore, en 1872, retrouver le disparu. Mais elle avait pris le deuil. Le 28 juin 1872 elle suppliait George Sand de l'aider à retrouver son père, le 21 juillet suivant elle lui écrivait de nouveau : « Vous vous efforcez de me consoler. » la lettre était pleine d'imprécations contre ces assassins de Français ( B.H.V.P. , G 89.)

La dernière lettre de George Sand qui nous est parvenue au sujet de Marie et des petits enfants du supplicié (est des plus inquiétantes. La *Dame de Nohant* écrit :

La pauvre personne dont vous me parlez sera bien difficile à sauver, elle a eu tort de ne pas partir pour l'Amérique où elle eût pu se rendre utile et gagner sa vie. Si elle m'eût écrit alors, j'aurais tâché de lui obtenir son passage. Je ne sais pas à qui m'adresser, c'est elle qui eût dû se renseigner, et me renseigner aussi. Entre nous c'est une tête très malade et que le malheur a agri. Elle m'a écrit d'Afrique (comprendre de Blida) des lettres insensées, tantôt maudissant avec rage les soldats de Versailles, tantôt maudissant le « peuple » qu'elle assimilait tout entier aux excès de la Commune... Mais que peut-on faire pour elle, si elle ne recouvre pas assez de lucidité pour songer à ne pas compromettre l'avenir de ses pauvres enfants ? Voyez mes amis , ce qu'on peut faire pour eux. Les mettre dans une école au moyen d'une souscription, est-ce chose possible ? Je souscrirai certainement, mais dans ce pays-ci je ne trouverai personne pour m'aider. Le père, compromis par sa femme, n'a pas laissé de bons souvenirs, et la fille n'était pas aimée dans la pension de La Châtre où j'ai payé son éducation. Il faudrait voir Fleury rue de Seine 51- et lui demander conseil.

En attendant je vous envoie un petit secours pour cette malheureuse famille, mais les secours ne sont que des palliatifs. Il faudrait trouver un moyen plus durable d'assistance ; car elle a épuisé en Algérie les aumônes, et elle entre en fureur quand on ne lui donne pas autant qu'elle espère et aussi souvent qu'elle demande...

(Aux Perdiguier, Nohant, 28 septembre 1872, *Correspondance Générale*, Tome XXIII)

La Correspondance générale de George Sand permet de jeter un peu de lumière sur un muet de l'Histoire franco-algérienne.

## **2. Note relative à Chateaubriand et l'Algérie.**

**Page 162**, second paragraphe. Ecrire : « Après la prise d'Alger en 1830, Chateaubriand n'écrira pas un mot sur l'Algérie dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* » n'est pas tout à fait exact.

L'auteur fait très brièvement allusion à la prise de Constantine (1837) au Comte de Bourmont, au *Te Deum* chanté à Notre-Dame de Paris pour la prise d'Alger, toujours hanté par la nécessité de voir *reparaître cette intrépidité française* qui a sombré en 1815. Il ne plaide jamais en faveur de la colonisation de l'Algérie. Son obsession permanente porte sur la rive gauche du Rhin et la défense de Paris. Il insiste sur le fait que la France, si la Turquie était dépecée, devrait avoir un lot dans ce morcellement *par un agrandissement de territoire sur nos frontières*.

Chateaubriand obsédé par la rive gauche du Rhin, seul garant de la sécurité de Paris. Il est très clair à ce sujet, y revient sans cesse et reconnaît que l'expédition en Espagne (1823) pour laquelle il a lutté ferme avait pour seul objet de recouvrer les territoires jusqu'au Rhin (humiliation du traité de 1815.)

N'est pas un partisan de la colonisation comme l'écrit Edward Saïd. Erreur sur laquelle il faudra (bien) revenir dans *Réponse aux Ennemis de l'orientalisme*.

Chateaubriand écrit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* :

Il leur faudra rendre compte un jour du mandat d'amener des peuples qu'ils n'avaient pas le droit de saisir. Des conquêtes violentes peuvent satisfaire l'amour-propre d'un gouvernement et une ambition sans prévoyance, mais elles préparent des catastrophes... Les assimilations entre peuples désunis par le langage, les mœurs, le climat, la topographie, sont insensées dans l'état actuel de la civilisation.<sup>1</sup>

Au sujet de l'Expédition d'Egypte il ajoute :

... Les Français s'extasiaient sur l'expérience d'Egypte, et ils ne remarquent pas qu'elle blessait autant la probité que le droit politique ; en pleine paix avec la plus vieille alliée de la France, nous l'attaquons, nous lui ravissons sa féconde province du Nil, sans déclaration de guerre, comme des Algériens qui, dans une de leurs *algarades*, se seraient emparés de Marseille et de la Provence.<sup>2</sup>

J'ai cité ces deux extraits dans « Montherlant et Camus anticolonialistes ». Rapprocher de ce qu'écrit Balzac en 1831, il n'envisage pas de colonisation de l'Algérie mais une occupation d'Alger.

La rive gauche du Rhin également au centre des préoccupations de Balzac en 1831 (Chateaubriand écrit en 1833.)

Lettre de Balzac à M. Bernard, 18 janvier 1831 :

Conserver Alger, conquérir les Alpes et le Rhin, Anvers, s'il est possible, telle est la pensée intime de tous les ministères qui se succéderont en France, parce que ces occupations territoriales sont des nécessités géographiques. Ce ne sont pas des conquêtes, ce n'est pas une ambition ; c'est une assurance de paix générale donnée à l'Europe ; car la France satisfaite et grande devient l'arbitre influent de tous les débats sur le continent. Alger lui-même n'est-il pas un gage certain de la liberté maritime dans la Méditerranée ? Laissez-le prendre par l'Angleterre, où en serait l'Europe ?

Article paru dans *Le Voleur*, 20 janvier 1831. (t. 26, p. 476.)

Balzac n'envisage nullement une conquête de l'Algérie, une colonisation. Il est tout à la restauration de la puissance française en Europe après l'humiliation de 1815. Comme Chateaubriand.

Un indice de son hostilité à l'*expatriation* coloniale :

Dans *La peau de chagrin* :

---

<sup>1</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, troisième partie, p. 221.

<sup>2</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, troisième partie., pp. 363-364.

Le petit vieillard, qui sans doute avait croupi dès son jeune âge dans les bouillants plaisirs de la vie des joueurs, lui jeta-t-il un coup d'œil terne et sans chaleur, dans lequel un philosophe aurait vu les misères de l'hôpital, les vagabondages des gens ruinés, les procès-verbaux d'une foule d'asphyxiés, les travaux forcés à perpétuité, les expatriations de Guazacoalaco. (Allusion à l'essai de colonisation qui avait été faite par des Français en 1823 près de cette rivière du Mexique. ) Tome 18, page 74. *Œuvres Complètes*, Club de l'Honnête Homme.)

### **3. Dans Montherlant et Camus anticolonialistes le Fichier parisien de Montherlant a échappé à mon attention. Je le regrette car il est imprégné de ses souvenirs d'Afrique du Nord.**

J'y consacre une page dans *Labyrinthe algérien* que je reproduis ci-dessous :

Montherlant fut le premier romancier français à mettre en scène dès 1934 des ouvriers algériens se rendant tôt à leur travail en région parisienne dans un roman intitulé *Les célibataires*. Le souvenir des petits Musulmans qu'il avait observés en Algérie est très présent dans le *Fichier Parisien*, recueil de textes écrits entre 1927 et 1945. Malheureusement il a échappé à mon attention lors de la rédaction du premier volet de cette trilogie algérienne.<sup>3</sup>

Montherlant évoque en termes émouvants le témoignage d'un ami écrivain qui avait passé une soirée à Tlemcen, « ville de vieille culture arabe » près du jeune Redouane, le fils du Cheikh Lârbi, qui chantait d'anciennes chansons de l'Andalousie perdue. Soudain le fils d'un humble cordonnier, un adolescent qui l'écoutait, fut si bouleversé que ses pleurs se formèrent ; « enfin ils apparurent : sous les palmes des cils, les sources étincelantes des larmes. »<sup>4</sup> En 1927, se trouvant à Ceuta, Henry de Montherlant fut frappé par la noblesse et la belle désinvolture d'un jeune garçon à qui il avait demandé de l'aider à porter un bagage lequel lui offrit une cigarette « entre trois doigts à la mode espagnole ».<sup>5</sup> Deux ans plus tard, de retour à Ceuta Montherlant s'enquit de sa santé.<sup>6</sup>

*Le Fichier parisien* est pour une grande partie consacré au monde juvénile, celui des petits Parisiens qui ne mangeaient pas à leur faim et manquaient de soins pendant l'Occupation.<sup>7</sup> Au cours de la rédaction de ses notes, de nature quasi ethnologiques, Henry de Montherlant se souvient des enfants qu'il a observés avec attention et tendresse au Maroc et en Algérie entre 1927 et 1933. Le récit mêle les souvenirs d'Afrique du Nord aux observations de jeunes Parisiens et Parisiennes qu'il a eu fréquemment l'occasion de rencontrer et d'interroger dans Paris occupé. L'image d'un petit Algérien qui se mirait dans la glace d'un magasin en essayant d'effacer les rides de son front lui revient à l'esprit.<sup>8</sup> Après avoir décrit le comportement d'un « Poulbot » tenant à la main sa petite cousine, l'auteur songe à un petit Arabe à qui il avait demandé pourquoi son père avait été en pèlerinage à La Mecque. Il lui avait répondu : « Pour faire plaisir à Dieu. » Montherlant commente :

Et c'est très bien que l'expression « faire plaisir à » soit liée à un acte religieux, car en vérité, cette expression est une expression sainte.<sup>9</sup>

Dans le chapitre *L'Etoile du soir* Montherlant élargit son propos aux enfants de tout l'Orient :

<sup>3</sup> *Le Fichier parisien*, Paris, Gallimard, 1974. L'édition « grand public » de ce recueil est parue après la mort de l'auteur ce qui explique qu'il ne figure pas dans le catalogue des œuvres complètes établies par l'auteur.

<sup>4</sup> « Pour le chant profond », écrit en 1928, paru primitivement dans *Les Nouvelles littéraires*, 1929, repris dans *Service inutile*, Paris, Gallimard, 1935, pp.42-43.

<sup>5</sup> *Un Voyageur solitaire est un diable (Les Voyageurs traqués III)*, Paris, Gallimard, 1961, p. 64.

<sup>6</sup> Ibid, « Ceuta 1929 », p.183.

<sup>7</sup> Montherlant ne s'en tint pas à des sentiments de compassion. Il consacra beaucoup de temps à ces enfants par le biais d'associations caritatives où il jouait un rôle important. Sa générosité fut très discrète. Elle est encore peu connue.

<sup>8</sup> *Le Fichier parisien*, p. 77.

<sup>9</sup> Ibid, p.83.

« La sagesse nous renvoie aux enfants » (Pascal). Et le sage Hindou : « ils viennent chercher chez moi ce que je cherche chez les enfants. » L'homme qui fait retraite le fait parmi les enfants [...] Dans tout l'Orient, le sage, quand il se retire, se retire avec un enfant. Firdousi et son petit musicien. Thû-Lang et Filay. Aboul Hassan et Asmani [...]

L'auteur conclut :

Que mon dernier regard se pose sur un visage d'enfant.<sup>10</sup>

Je relis souvent les *Carnets* et le *Fichier parisien*, « les textes les moins lus et les moins étudiés de Montherlant » comme le souligne Jean-François Domaget.<sup>11</sup> C'est *l'os de seiche* auquel j'aime tant revenir. Les images des enfants qu'il avait connus en Algérie et au Maroc l'obsédaient encore une vingtaine d'années plus tard lorsqu'il observait les Parisiens dans le quartier populaire du boulevard de Rochechouart début août 1944, peu de temps avant la libération de la Capitale.

En complément à cet addenda un extrait significatif du *Fichier parisien* de Montherlant :

Chapitre III, « Auteuil d'été » (non daté, probablement de 1943 ou 1944), Montherlant « ethnologue urbain » :

A la sortie, autour des camelots, des vierges de qui la chemisette reproduit, sous l'aisselle, le ruban de la médaille interalliée, des apprentis avec des bribes de cheveux dans le cou et dans les oreilles, parce qu'ils ont été chez le coiffeur ce matin, des Kabyles qui ne croient pas que c'est à eux que le camelot s'adresse quand il les interpelle : « Monsieur ! », habitués qu'ils sont plutôt au régime algérien du pied au derrière... (p.19.)

Lorsqu'il habitait Alger Montherlant lisait les philosophes et poètes persans et arabes qu'il cite souvent dans ses écrits. Il possédait *l'Anthologie grammaticale arabe* de Sylvestre de Sacy, ouvrage rare. (il la cite dans *Le Fichier parisien*, à propos de l'usage des formes diminutives chez le poète Thaaleb, p. 89.) Quels intellectuels européens d'Alger (non arabisants) s'intéressaient à cette *Anthologie* vers 1932 ?

Texte complémentaire

4. Extrait de l'introduction à *Labyrinthe algérien*, second volet de la trilogie algérienne ( *Montherlant et Camus anticolonialistes* étant le premier), en cours de mise au point. Parution au premier trimestre 2015.

## Entre mémoire et histoire

Dès que ce projet est né dans mon esprit je savais que je me heurterais à une difficulté majeure, quasiment insurmontable. Comment affronter *l'air du temps* et faire comprendre que dans un petit village du Sersou algérien j'avais pu, à la fin de la guerre d'Algérie, nouer des rapports exceptionnellement chaleureux avec la population ? Etait-il possible de dépasser les *images* que la guerre d'Algérie impose aux esprits de nos contemporains ? Une phrase de Boris Pasternak m'est souvent revenue lorsque j'ai commencé à rédiger :

Combien est lourd le poids des images imposées à toute, la conséquence est qu'il est bien difficile de ne pas emboîter le pas des autres, de ne pas crier avec les loups.

L'effort auquel Fernand Braudel invite l'historien m'a paru indispensable pour ce qui concerne l'Algérie :

---

<sup>10</sup> Ibid, pp. 40-41.

<sup>11</sup> *Montherlant critique*, Genève, Droz, 2003, p.208.

Se purger de ses passions, celles qui tiennent à notre être, à nos positions sociales, à nos explosions d'indignation ou à nos engouements, à nos « équations personnelles », au déroulement de notre vie, aux insinuations multiples de notre époque [...] sortir de nos certitudes, de nos habitudes, nous inciter à la controverse et au doute fructueux, puisqu'ils transforment nos point de vue, quand ils ne les renversent pas cul par-dessus tête.<sup>12</sup>

Tout au long de ce Labyrinthe je me suis efforcé de garder à l'esprit ce qu'écrivait l'orientaliste Maxime Rodinson au soir de sa vie :

Les historiens d'aujourd'hui feraient mieux de dire, de répéter, d'inculquer cette leçon de la vérification des faits, que de développer des théories philosophiques sur l'histoire, si intéressantes que puissent être parfois ces dernières. Vis à vis de ce grand public qu'ils dédaignent, la diffusion de l'attitude critique historique est en tout cas bien plus urgente.<sup>13</sup>

Tâche ingrate, obscure, longue car elle nécessite de lire avec attention de nombreux ouvrages et périodiques, de passer beaucoup de temps dans les Archives, de vérifier le bien fondé de ce qu'a écrit avec assurance tel ou tel auteur connu. Tâche rendue encore plus difficile car les intercesseurs sur lesquels j'ai pris appui dans ce voyage dans l'Algérie des Hautes-Plaines sont souvent oubliés.

Le grand public cultivé qui n'a ni le temps ni le désir ni les moyens de vérifier le bien fondé de ce qu'il lit tend à prendre pour vérité tout ce qui est porté par l'idéologie dominante. On attribue à Volney et Chateaubriand des positions favorables à la colonisation ce qui est totalement faux.

Je donne un exemple récent pour me faire comprendre. J'ai lu, dans un émouvant essai de Wassyla Tamzali, une condamnation sans appel de Victor Hugo (le poète qui a défendu tous les vaincus et humiliés). Cédant *aux insinuations multiples de notre époque*, elle fustige le poète pour avoir *emboîté le pas à l'esprit impérialiste et militaire*<sup>14</sup>.

L'auteure ne connaît probablement pas *Les Châtiments* et semble ignorer les engagements politiques du poète. Le lecteur qui prend le temps de le lire et d'examiner les faits s'aperçoit vite que Wassyla Tamzali s'écarte de la vérité pour illustrer une thèse manichéenne. Certes le *Discours sur l'Afrique*, prononcé par Victor Hugo le dimanche 18 mai 1879, en présence de Victor Schœlcher, ne satisfait pas entièrement le lecteur d'aujourd'hui. Si le poète était profondément et sincèrement persuadé du rôle civilisateur de la France (les centaines d'opprimés qui écrivaient du monde entier à l'exilé de Guernesey ne le lui reprochèrent pas), il a trop tendance à faire de son pays le seul *Phare* de l'Humanité, de la civilisation et de la liberté, la seconde Grèce. Il invite ses concitoyens à se saisir de l'Afrique, non par les canons mais par la charrue, non par la conquête mais par la fraternité. Ces propos recèlent une part d'utopie mais Victor Hugo n'a pas *emboîté le pas à l'esprit impérialiste et militaire*. Il tint les propos suivants à la Chambre des députés en avril 1847 : *Mais, dira-t-on, en Afrique comme en Afrique. Il faut bien être un peu barbare parmi ces sauvages ! Messieurs, ce serait là, de tous les arguments, le plus déplorable. Nous ne sommes pas venus dans cette vieille terre romaine qui sera française inoculer la barbarie, mais notre civilisation à tout un peuple.*<sup>15</sup> Georges Goyau avait une perception diamétralement opposée à celle de l'auteure d'*Une femme en colère*. Il dénonçait en termes agressifs l'humanitarisme et le pacifisme de Victor Hugo et non sa collusion avec l'impérialisme et les militaires !<sup>16</sup> Il écrivait : *L'ancien chantre des gloires napoléoniennes était devenu, sous le Second Empire, un fougueux adversaire du « militarisme ». « Plus de soldats l'arme au poing ! Plus de frontières ! »* s'écriait-il dans *Les Châtiments*, pièce datée de janvier 1853.<sup>17</sup>

<sup>12</sup> Fernand Braudel : *L'identité de la France*, tome1, *Espace et Histoire*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1986, pp.10-11. Le grand historien des *Annales* n'a peut-être pas toujours suivi ces bons principes, c'est ce que lui reproche Marcel Détiéne (*L'Identité nationale, une énigme*, Folio histoire, 2010.)

<sup>13</sup> Maxime Rodinson, *Souvenirs d'un marginal*, Paris, Fayard, 2005, p.276. Dans la préface de ces souvenirs inachevés Pierre Vidal-Naquet écrit « il était le plus grand érudit que j'aie jamais rencontré. » (p.16.)

<sup>14</sup> *Une femme en colère, Lettres d'Alger aux Européens désabusés*, Paris, Gallimard, 2009, p.44.

<sup>15</sup> Victor Hugo, *Œuvres politiques complètes, Œuvres diverses*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1964, pages 168 et 777.

<sup>16</sup> Georges Goyau, *L'Idée de Patrie et l'Humanitarisme*, Essai d'Histoire française, 1866-1901, Paris, Perrin, 1902, page 228.

<sup>17</sup> Ibid, voir les pages 225-235 consacrées à Hugo et Garibaldi.

Le désir d'échapper aux habitudes de pensée et parfois aux manipulations plus ou moins conscientes imposées par une histoire douloureuse transparait dans la lettre que Mourad Bourboune adressa à son ami Jean Pélégri après avoir reçu et lu son dernier roman, *Les Étés perdus*. Elle m'a conforté dans mon projet :

Paris le 12 juillet 1999

Mon cher Jean

[...] Tu as rappelé tout ce contexte des ombres qu'on ne voyait plus depuis cinquante ans, tu les as remises en plein soleil avec leurs joies et leurs peines d'hommes et de femmes, tu les as ensuite, après cette ultime parade au soleil, rétablies dans l'Histoire de ce pays où elles ont leur place pour toujours, cessant d'être des ombres pour devenir des morts parmi les morts [...] Toute une époque ressuscitée, jusque dans ses couleurs, ses actes de courage et ses lâchetés [...] <sup>18</sup>

J'ai longtemps nourri l'espoir que, les années passant, il serait plus facile d'aborder certaines questions lorsque les passions auraient perdu de leur véhémence et que les rancoeurs se seraient dissipées. Dès 1973 Jacques Berque relevait que le débat sur le passé avait été trop simplifié au lendemain de l'Indépendance. Il invitait implicitement universitaires et lecteurs à prendre en compte *l'aventure française* en Algérie sur la longue durée. Il écrivait dans *Les Arabes* :

Peut-être la génération de l'indépendance, de s'être arc-boutée aux Français et aux Britanniques, avait-elle un peu trop simplifié le débat ? Les jeunes n'ont pas fréquenté la colonisation dans son omnipotence nonchalante et griffue. Ils n'en ont connu que les derniers soubresauts, les *decrescendos* perfides, à l'anglaise, ou les tournois rageurs à la française. Pis que cela : cette lèpre retrouvée : la torture.

Dès la préface du *Maghreb entre deux Guerres*, écrite à Kairouan le 1<sup>er</sup> juillet 1961 c'est à dire un an avant l'Indépendance de l'Algérie, Jacques Berque espérait déjà que les chercheurs et les lecteurs des deux Rives acquerraient au plus tôt cette sérénité :

Le sang une fois séché, les douleurs oubliées, les passions retombées, l'historien envisagera l'époque avec la sérénité que lui vaut souvent la fréquentation des morts. <sup>19</sup>

Plus de cinquante ans se sont écoulés depuis que cette phrase a été écrite et nous sommes loin du compte. On peut même avancer qu'il y a eu régression. Il est des plaies qui ne guérissent pas écrivait récemment Vincent Crapanzano. Raison de plus de rechercher cette *pacification de soi-même* dont parlait Jacques Berque. Il est probable que *Le Maghreb entre deux guerres* dont je me suis nourri ne séduise guère les générations montantes. Il me semble, en prenant connaissance des historiens d'aujourd'hui, que beaucoup d'entre eux ne soient plus sensibles *aux couleurs de la vie* chez les habitants des villes et villages d'Algérie alors que Jacques Berque ou Germaine Tillion leur accordaient la plus grande importance tout en respectant les exigences de l'historien. Si j'ai tant aimé lire et relire *Le Maghreb entre deux guerres* ce n'est pas seulement pour l'information historique que j'y puisais. La subtile et délicate toile de menus faits empruntés à la vie des Algériens que l'auteur a tissée pour ce qui est de la période 1919-1940 à Frenda, Sidi 'Aïssa du Hodna ou Bou-Saadâ me comblait. Je demeure séduit par ce que Jacques Berque appelait de ses vœux : « une phénoménologie attentive à l'anecdote la plus ténue, aux plus mouvantes expressions ». <sup>20</sup>

**Le Lien** numéro 65, décembre 2014 (Bulletin biannuel de l'Association des Amis de Max Marchand, de Mouloud Feraoun et de leurs Compagnons), comporte un article : « **Les Libéraux d'Algérie** dans lequel j'ai utilisé, en les abrégant, quelques éléments empruntés à « Labyrinthe algérien. »

---

<sup>18</sup> Je remercie de nouveau, ici, Dominique le Boucher pour m'avoir autorisé à reproduire cette lettre qu'elle m'a aimablement communiquée.

<sup>19</sup> Jacques Berque, *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Le Seuil, 1962, p. 7.

<sup>20</sup> Ibid, p.164.

**Labyrinthe algérien** (430 pages) est en cours de mise au point.